

# JEU DE RÔLES

**MARION GRAF** Elle a donné voix en français à Robert Walser, parmi d'autres grands auteurs alémaniques et russes. Critique de poésie et passeuse engagée, elle reçoit jeudi le Prix spécial de traduction de l'OFC.



Marion Graf, ou la traductrice en comédienne qui interprète une multitude de personnages. YVONNE BÖHLER

ANNE PITTELOUD

**Livres** ▶ C'est une fine lectrice, que l'on côtoie au sein du jury du Prix Dentan. C'est aussi une subtile critique de poésie, qui dirige depuis dix ans *La Revue de Belles-Lettres (RBL)*, mais également une traductrice exceptionnelle qui recevra jeudi prochain, à Berne, le Prix spécial de traduction, remis tous les deux ans par l'Office fédéral de la culture. Que cette distinction lui revienne aujourd'hui est une évidence. Impossible de penser à Robert Walser sans évoquer Marion Graf, qui a traduit le territoire immense de ses courtes proses pour les éditions Zoé. C'est elle encore qui a donné vie en français aux œuvres d'Anna Akhmatova ou Boris Pasternak, à celles des Alémaniques Erika Burkart, Klaus Merz, Markus Werner ou Erica Pedretti, pour ne citer qu'eux. Du russe à l'allemand, de la poésie à l'essai, du roman à la littérature jeunesse, elle n'a eu de cesse de faire découvrir aux francophones les voix des auteurs admirés.

## «Sortir de ma langue»

Née en 1954 à Neuchâtel d'une mère française et d'un père suisse, Marion Graf a suivi le gymnase à La Chaux-de-Fonds avant d'étudier à Bâle. «J'avais envie de sortir de ma langue et je trouvais exotique de pouvoir le faire en restant en Suisse», sourit-elle, rencontrée à Lausanne. Sortir de sa langue, mais

aussi de sa culture: elle apprend alors le russe et l'espagnol. «Tu deviens autre dans une autre langue», remarque celle qui a fait de ce passage entre identités multiples un métier et une manière d'habiter le monde.

Son intérêt pour la traduction se précise quand elle reprend des études de français à Lausanne, après un séjour de plusieurs mois à Voronej et Cracovie. Son baptême du feu? Ce sera *L'Ecuyère des vagues* d'Alexandre Grine (*L'Age d'Homme*, 1986). Il n'existe alors aucune formation en traduction littéraire, mais «une confiance, un accueil», qui lui ouvrent les portes. Elle se tournera bientôt surtout vers l'allemand, s'étant installée avec son mari alémanique à Schaffhouse, où elle réside toujours. Cette position entre deux langues et deux régions sera le fil rouge de ses engagements.

Au *Journal de Genève*, Isabelle Martin, en charge du supplément littéraire, lui confie des critiques de poésie – Marion Graf continuera au *Temps*, avant que la place dédiée à la poésie ne se réduise. «J'ai été fascinée par la poésie russe et espagnole avant de découvrir l'œuvre de Philippe Jaccottet, confie-t-elle, un éclat dans le regard. La langue étrangère imposait de revenir sur chaque mot, de peser ses nuances, d'être attentif au rythme. Elle exigeait de pratiquer une lecture lente, profonde, qui est aussi celle qu'exige la traduction.» Ecrire sur la poésie complète une activité de traduction également

vue comme un travail d'interprétation. «Il faut dans les deux cas entrer dans le projet d'un poète et transmettre cette expérience, tourner le texte dans tous les sens pour produire un autre texte. Tu deviens l'interprète de l'auteur.»

## A l'écoute

Traduire implique avant tout de recréer une atmosphère au-delà de ce qui est dit. «Ce qui prime est de trouver la voix et la musique de l'œuvre, de capter son rythme profond.» Marion Graf se considère comme une comédienne qui jouerait une foule de personnages. «Au contraire de l'auteur qui creuse un même univers, dans une forme de verticalité de soi, je suis dans l'horizontalité, la multitude des rôles.» Ceux-ci correspondent toujours à une étape intime. «J'endosse une œuvre», dit-elle encore comme on parlerait d'un costume. «Walser, Akhmatova, Christoph Simon: je deviens tous ces gens-là.»

Pour échapper à l'emprise d'une identification qui peut être très forte selon les écrivains, elle a besoin de mandats plus courts entre deux traductions. Son engagement à la tête de la *RBL* lui permet de «sortir des rôles» où elle doit se glisser, tandis que signer des critiques de poésie est aussi une façon de se réapproprier sa voix. Mais elle n'a jamais éprouvé l'envie d'écrire. «Je n'aurais pas la patience de cette introspection: traduire, c'est travailler sur un

texte existant, c'est une asymptote qui approche d'un axe déjà là.»

Son engagement pour le dialogue entre langues et cultures revêt aussi une dimension politique, Marion Graf militant pour dynamiser ces échanges en Suisse. Elle a présidé la commission de publication de la *Collection ch*, qui œuvre à intéresser les éditeurs aux écrivains des autres régions linguistiques, s'est engagée dans la revue *Feuxcroisés* (ancêtre de *Viceversa*) et dans le comité de programmation des Journées littéraires de Soleure, a enseigné le français à l'école pédagogique de Schaffhouse, travaillé à favoriser les échanges entre enseignants. Elle est ainsi devenue cette passeuse, spécialiste de littérature suisse, qui dialogue au-delà des frontières, à l'aise dans chaque aire culturelle – en France également, où elle a de la famille et où la mène la *RBL*, du Salon de la revue au Marché de la poésie.

## Un français renouvelé

La revue semestrielle est ouverte aux traductions du monde entier, se concentrant sur un dossier (lire aussi page 30). S'y agrègent ainsi des voix réunies par la sensibilité d'un auteur médiateur, autant de rencontres parfois inattendues au sein d'un même numéro qui devient chambre d'échos.

La rencontre. Elle est au cœur de la démarche de celle qui a édité *L'Ecrivain et son traducteur* (2010). Car le texte

source et ses spécificités induisent une attention renouvelée au français, qui lui permet d'explorer ses limites, ses virtualités, de réinventer ses possibilités dans un dialogue infini. «Un texte ne ressemble à aucun autre et il faut être vigilant sur ses automatismes, toujours sur le qui-vive sur l'usage de sa langue, souligne Marion Graf. Il n'y a rien de figé et les langues ne coïncident jamais entre elles.» Traduire, c'est ainsi habiter l'entre-deux, être dans la relation, le dialogue permanent. «Le texte me transforme et je le transforme», disait-elle dans une interview. Une traduction n'est par essence jamais achevée, et seul le délai imposé la force à y mettre un terme.

Sa dernière traduction, *Cubes danubiens* de Zsuzsanna Gahse (lauréate du Grand prix suisse de littérature 2019), vient de paraître chez Hippocampe. L'éditeur lyonnais en avait repéré un extrait dans le numéro de la *RBL* consacré au Danube. Ce texte magnifique est construit à l'image d'un fleuve qui coule librement entre deux rives rigides. Un flux qui traverse les mondes, relie les rives, et mène plus loin, ailleurs, vers d'autres histoires. Belle métaphore du mouvement secret, essentiel et profond de la traduction. I

Je 13 février à 18h, remise des Prix fédéraux de littérature à la Bibliothèque nationale suisse, Berne.

[www.larevuebelleslettres.ch](http://www.larevuebelleslettres.ch)

